Il est des groupes qui sont punks parce qu'avant tout anarchistes. C'est le cas de Sin Dios, fleuron – on n'ose dire vétéran – de la scène anarchopunk espagnole. Malgré une discographie impressionnante (une bonne dizaine de disques), Sin Dios n'accumule pas les productions pour nourrir un commerce, mais bien pour exprimer une révolte, défendre des idées, participer à la lutte. Et mettre en pratique, concrètement, certaines méthodes anarchistes (autogestion du groupe, autoproduction des disques, échanges.).

Bref, largement de quoi leur donner la parole.

Sin Dios

Interview conduite par Steph, Régis + Catherine de Radio libertaire, Yann de Radio Vexin, traduction de Ricky + chanteur de Sin Dios)

Alors, vous êtes en tournée ?

Non, on a juste fait trois dates: Genève pour le festival antifasciste, avec pas mal de monde, probablement 3000 personnes, on y a joué avec beaucoup de groupes. Après ça, on a joué à Dijon, aux Tanneries, le concert était organisé par Maloka, un concert très chouette avec des gens adorables. Et aujourd'hui ici (au CICP, rue Voltaire, à Paris). Demain, nous retournons en Espagne. Eh oui, car nous devons à nouveau travailler et survivre! et il n'est pas toujours facile de partir pour de grandes tournées.

La Idea, c'est quoi ?

La Idea est apparue quand nous avons commencé à autoproduire nos disques. Nous étions très impliqués dans le milieu du DIY, et faisions des échanges de productions avec plein de gens dans le monde entier. On vendait les disques lors de nos concerts, mais ça ne suffisait pas. Donc, on a eu l'idée de créer ce lieu pour pouvoir distribuer le fruit de nos échanges. On a trouvé ce fameux local qui pourrait ressembler à un commerce puisque c'est un genre de boutique, c'est propre, il y a la lumière... En fait, nous restons complètement alternatifs, notre idée c'est de distribuer de la même façon que d'autres distribuent sur les listes de VPC. La Idea est ouverte uniquement l'après-midi, la matinée étant consacrée à la vente par correspondance. On n'y trouve pas que des disques, d'ailleurs, mais aussi des bouquins et des revues anarchistes (uniquement en langue espagnole) qui viennent de l'Amérique du Sud et de toute l'Espagne. Nous sommes maintenant sur Internet, grâce à un serveur qui s'appelle « Nodo 50 », qui s'occupe de toutes les organisations politiques de luttes et de résistance.

Y a-t-il d'autres groupes musicaux liés à La Idea ?

Oui, à peu près une quinzaine de groupes qui sont dans la même lignée que nous. En général, ce sont des groupes qui se trouvent à proximité de Madrid. Ils doivent s'impliquer eux-mêmes dans la gestion de leur groupe.

Sin Dios est assez lié à la CNT en Espagne...

Le groupe est effectivement très proche des idées de la CNT. Depuis l'origine du groupe, et encore aujourd'hui, deux personnes du groupe sont adhérentes à la CNT. Les autres ont la même philosophie, sans être directement impliqués dans ce syndicat.

Anarchie et musique, qu'est-ce que ça signifie pour toi ?

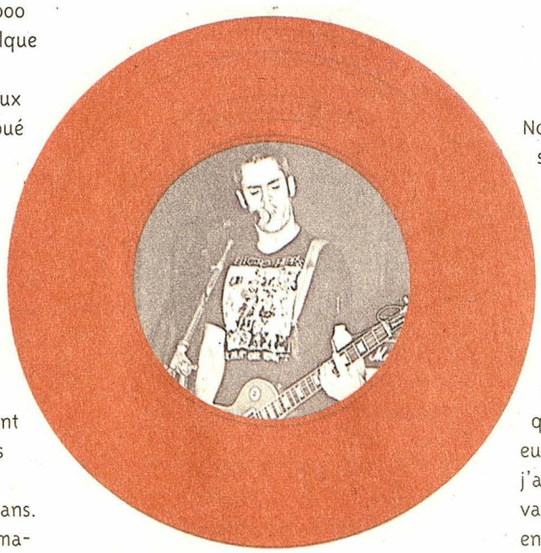
Pour moi, la musique est un art. Les groupes musicaux politisés comme Sin Dios sont liés à une réalité sociale. Un groupe qui n'est pas relié à une réalité sociale reste un produit. Si je devais choisir entre faire de la musique, ou seulement faire des discours pour exprimer ce que je veux exprimer, je préférerais alors faire des discours plutôt que de la musique. Pour nous, la musique seule ne peut pas changer les choses. Quand j'allume la télé et que je vois des enfants se faire tuer en Palestine, ça me donne la rage. Et en écrivant des chansons sur ce thème, je pense participer à la transmission de l'information. Depuis quatorze ans que Sin Dios existe, le groupe n'est pas séparé de l'action politique. Le groupe est un ensemble de choses, d'actions politiques. C'est un peu comme le haut de l'iceberg: on voit Sin Dios comme un groupe, mais en fait ça inclut toute une lutte politique, des organisations, la participation à des listes de distribution, à des journaux, etc.

Sin Dios est un groupe qui vend beaucoup de disques. Le groupe a-t-il une influence auprès de son public ? Est-ce que les gens réfléchissent au contenu politique de vos textes, ou viennent-ils aux concerts comme on consomme un produit musical ?

Nous sommes essentiellement connus en Espagne, c'est là où nous vendons le plus de disques (environ 15000 exemplaires de chaque album). Nous sommes en relation avec certains collectifs en Amérique latine, à qui nous envoyons en général deux ou trois exemplaires de nos albums qui, là-bas, sont dupliqués et diffusés. En Europe, c'est pas énorme, à part Skuld Release qui assure la distribution de nos albums, mais je n'ai pas vraiment d'idées du nombre de disques qu'ils vendent. En Espagne, il y a vraiment une grosse scène punk, et quand nous jouons à Madrid, c'est souvent devant 1000 ou 1500 personnes. Certaines personnes viennent aux concerts en ayant déjà une conscience politique. Mais pour nous, même si nous n'arrivons à convaincre qu'un seul individu sur 1000 personnes, c'est déjà quelque chose de gagné. Cela dit, l'évolution va dans les deux sens. Par exemple, on a joué dans un local de la CNT tenu par des vieux anarchistes de 1936 qui n'en avaient rien à foutre de la musique, qui se bouchaient les oreilles et puis applaudissaient. À la fin du concert, ils nous ont expliqué que toutes nos chansons étaient beaucoup mieux que tous les tracts qu'ils avaient diffusés depuis quarante ans. Ça apportait plus d'informations par rapport à la CNT notamment. Ils trouvaient ça vraiment efficace. Dans le passé, les jeunes qui voulaient s'engager politiquement avaient le choix entre les groupes autonomes, les groupes de jeunesses communistes (hors PC), les trotskistes, les maoïstes, etc. Aujourd'hui, après la chute du bloc de l'Est, toutes ces tendances ont quasiment disparu. Les seuls groupes radicaux qui subsistent à Madrid sont les libertaires liés à la CNT.

Pour toi, le punk, c'est un mouvement ou une identité ?

J'aime la musique punk et les valeurs qu'elle véhicule mais, pour autant, je ne me considère pas comme punk. Ça ne signifie pas grand-chose pour moi. Ce qui m'intéresse dans le punk, ce sont les idées. Le problème n'est pas de penser à une révolution punk avec des punks pour des punks sur les punks. La révolution à laquelle j'aspire est une révolution de classe. La question de l'identité ferme le problème aux punks pour des punks. J'ai une petite fille. Quand elle sera plus grande, et s'il y a la révolution, je voudrais qu'elle aille dans les squats et qu'elle découvre ce qu'est vraiment le punk, mais je ne voudrais pas qu'elle voie les punks comme une bande de gens bourrés...



En tant que militant, t'intéresses-tu à la politique française ? Quel regard portes-tu sur les lois sécuritaires qui vont à l'encontre des velléités d'autogestion ?

Je ne suis pas vraiment au courant. Il y a beaucoup de flics en France, visiblement, mais c'est pareil en Espagne. Je sais qu'en France, récemment, l'accession de Le Pen au deuxième tour des élections présidentielles a provoqué une vague de peur par rapport à l'extrême droite. Ça a été un peu la même chose en Hollande avec Pym Fortuin. Ces vagues de peur ont fait oublier que les lois votées étaient celles de l'extrême droite. En deux ans, le socialisme a fait en Espagne les pires lois que la droite n'ait jamais votées. Toute la politique de droite est liberticide, les grosses organisations mondiales comme le FMI, par exemple, importent peu à mon avis, puisqu'elles agissent comme des soporifiques qui endorment les populations, qui les détournent des véritables problèmes. Le fascisme, le socialisme, la droite, tout cela nous importe peu. L'essentiel pour un gouvernement, c'est de suivre la loi du marché.

Dans quelle mesure Sin Dios est-il un groupe « sérieux » ? Comment parvenez-vous à maintenir votre activité depuis si longtemps, alors que tant de personnes qui ont commencé l'activisme avec vous ont aujourd'hui abandonné ou disparu ?

Nous sommes sérieux dans le sens où nous croyons fermement en ce que nous chantons. Pour nous, il ne s'agit pas d'un jeu mais d'une vraie vie de passion et d'engagement. Nous ne prenons pas l'anarchisme comme un sac à dos que tu jettes quand tu en as marre. J'ai eu une petite fille, j'ai aimé, j'ai été en colère, j'ai travaillé, baisé, assisté à des enterrements... et durant tous ces moments, je me suis senti anarchiste, c'est là une philosophie en laquelle je crois à des niveaux à la fois personnels et sociaux. Assister à l'abandon de certains activistes nous rend tristes quand nous constatons qu'il ne s'agissait que d'un jeu, une folie de jeunesse de la part de personnes que nous considérions pourtant comme des camarades, mais, comme je le disais tout à l'heure, ça ne nous touche pas dans la mesure où notre activisme est un engagement à vie.

Actuellement, il est difficile de trouver des groupes ayant une intégrité politique sérieuse et cohérente. Pensez-vous qu'il y a une totale dépolitisation de la scène punk et que la plupart des groupes affirme être politique uniquement parce qu'elle pense que ça fait bien ? Pensez-vous qu'il existe une différence entre le punk et le hardcore ?

Nous vivons des temps de dépolitisation à tous les niveaux, donc il n'est pas étonnant que la scène punk-hardcore y échappe. Ce qui est triste, c'est qu'une culture qui a commencé comme une critique politique du système capitaliste, et qui a développé des pratiques cohérentes d'autogestion (Do It Yourself, DIY), ait fini (parfois) par former des tribus plus ou moins transgressives rassemblant des ados qui confondent activisme et hédonisme stupide. Mais, quoi qu'il en soit, il subsiste encore beaucoup de gens positifs et actifs un peu partout, dont une partie formera toujours ce mouvement politique et révolutionnaire qui est, comme nous le comprenons, la scène punk-hardcore. Quand j'ai commencé dans ce mouvement, le punk et le hardcore, c'était la même chose, deux parties d'un même courant, musique rapide pour la première, lente pour la seconde, les uns avec des crêtes, les autres avec le crâne rasé... mais depuis quelques années, certains punks et hardcore essayent de se rassembler sous la bannière de l'apolitisme. Nous n'avons rien à voir avec ces connards.

Votre manière de produire vos disques dans différents pays, via différents labels et dans différents formats, est intéressante. Actuellement, la scène punk a tendance à suivre un modèle commercial calqué sur la production de masse, où la production et la distribution sont exclusives, les éditions limitées, etc. Pensez-vous que la culture économique du DIY telle que nous la connaissons (basée sur les échanges, les coopérations et l'aide mutuelle, plus que sur la recherche du meilleur contrat) est obsolète ? D'un autre côté, beaucoup vous critiquent parce que vous vendez également en dehors des circuits de distribution alternatifs...

En tant que groupe de propagande musicale, nous estimons qu'il est important de pouvoir trouver notre musique et nos idées dans d'autres pays, où l'on ne pourrait les trouver autrement que par des imports très chers.
Il y a de notre part une intention de garder des prix les plus bas possibles, notre culture est celle des milieux ouvriers ou chômeurs, et nous devons faire de la musique un bien social plutôt qu'un produit de luxe pour les élites aisées. C'est notre culture de l'autogestion, qui montre que sans intermédiaires tu peux réduire les coûts de tes productions sans pour autant en réduire la qualité. Nous aimons produire des choses dans différents pays, car ainsi l'argent récolté revient aux mouvements anarchistes locaux. Au sujet de notre distribution, nous travaillons dans deux directions différentes: durant les deux premiers mois, une nouvelle production est diffusée uniquement dans les circuits alternatifs (VPC, squats, syndicats, etc.); ensuite, elle part dans les circuits commerciaux classiques, à condition que ceux-là respectent le prix maximum indiqué sur la pochette du disque. Jusqu'à présent, 95 % des points de ventes respectent cette condition. Même si nous essuyons pas mal de critiques à cause de cette démarche « commerciale ». Pour nous, c'est là un moyen pour atteindre le public qui n'a pas accès au circuit alternatif, voire qui ne le connaît pas du tout. Ainsi, nous essayons de briser l'idée de club élitiste que certaines personnes se font de la scène punk-hardcore. Nous aimons bien passer pour des « outsiders » quand on compare le prix d'un CD normal avec celui de notre disque qui a une belle couverture en couleurs, un bon son, un livret de 108 pages, etc., et qui est trois fois moins cher.

La mouvance autonome est-elle encore forte à Madrid ? Il me semble que dans le passé, Madrid et l'Euskadi, voire aussi Barcelone, étaient comparables à la scène autonome de Berlin. Je pense que c'était à l'époque un mouvement fort, mais, aujourd'hui, on dirait que la nouvelle génération parle uniquement de situationnisme, qu'elle a oublié que le mouvement autonome était plein d'inspiration...

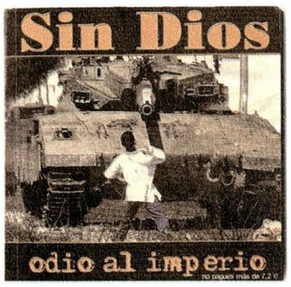
Canino: le mouvement autonome à Madrid est plutôt minimal depuis plusieurs années maintenant. À mon sens, c'est à cause du manque de progression ou de compromis mais aussi parce que même si nous essayons de travailler ensemble entre anarchistes et communistes, les problèmes interviennent toujours entre les rouges et les noirs. L'unité est une bonne façon de travailler quand on monte un mouvement, mais ce côté informel est son point faible. D'après mon expérience, il est important d'avoir une organisation sérieuse et stable si l'on veut amener des changements importants.
Pepe: Je suis d'accord mais en tant que militant du mouvement autonome et des squats, j'aimerais ajouter certaines choses, en particulier sur certaines attitudes que je n'ai jamais vues ailleurs. Par exemple, le culte esthétique, je ne veux pas parler des fringues, mais de la superficialité dans les idées et dans les concepts. Par exemple, « Squatter c'est cool, il n'y a que les cons qui payent un loyer ». J'ai squatté une maison pendant huit ans et je n'ai jamais pu comprendre le mépris à l'égard de ceux qui louent un logement. Certains d'entre nous travaillaient, d'autres non, et les premiers passaient pour des fous aux yeux des seconds. Quelqu'un m'a même dit lors d'une rencontre que si je travaillais c'était mon problème, que c'était surtout parce que je voulais élever mon train de vie. Ce genre de conneries venait de gens supposés être mes camarades et vouloir changer le système...
pour quoi?
Une autre chose que je n'ai jamais aimée, c'est le culte de la violence, le machisme, le « guerrier anti-fasciste ». Je n'aime pas l'idée de créer des militants qui ne voient pas la violence pour ce qu'elle est réellement, une horreur qui ne doit être utilisée que dans des cas précis. Cet attirail de violence séduit pas mal de jeunes mais je ne pense pas que ce soit dans une bonne direction.
Il y a d'autres domaines qui sont moins attirants mais que je trouve plus essentiels, comme la lutte syndicale, la culture, l'éducation, et d'autres qui sont sans doute moins excitants aux yeux des « radicaux ».
En tant que membres de Sin Dios, je peux t'assurer que les camarades de la CNT nous

ont accueillis partout comme la mouvance autonome de Madrid ne l'a jamais fait. Le syndicat valorise notre travail alors que les collectifs autonomes nous ont fait sentir qu'ils nous faisaient une faveur en nous laissant jouer. On dirait que je veux « casser » des gens, mais c'est le contraire. J'aimerais qu'on commence à organiser des collectifs libertaires, à travailler sans les dérives esthétiques que j'ai mentionnées plus haut. Les changements sociaux sont du ressort de chacun: guerriers antifascistes, libraires subversifs, la marmaille, les vieux, plombiers écolos, maçons végétariens, punks qui aiment la musique classique, avocats hors-la-loi... et particulièrement toi et moi.

Vous êtes parents, punks et anarchistes... Vous savez qu'une bonne partie des nouvelles générations révolutionnaires est contre le fait de mettre des enfants au monde. Pourquoi, à votre avis ? Comment ressentez-vous le fait de donner naissance dans ce monde pourri ?

Canino: Ça me surprend que dans les cercles « progressifs » ou révolutionnaires, on considère les naissances comme une chose négative. Je trouve incroyable que ce que l'humanité a fait depuis son commencement, et ce qui lui assure sa propre survie en tant qu'espèce, soit aujourd'hui considéré comme ringard, cela dessine une idéologie de mort et de désespoir, mue par le culte de l'hédonisme.
La lutte pour la libération des femmes et les progrès scientifiques ont apporté un certain degré d'émancipation aux femmes, lesquelles ne pouvaient jadis pas choisir le moment d'avoir des enfants, et qui de nos jours sont libres de décider (du moins dans les pays développés), mais cela ne veut pas dire pour autant qu'avoir des enfants soit quelque chose de mauvais. Ce qui est bien, c'est la liberté de choix, chose que nous défendons. Une chose est certaine: ça tourne pas rond si dans les cercles soit-disant révolutionnaires, une partie des individus ne veut pas avoir d'enfants. Peut-être sommes-nous une élite à la pointe du reste du monde, peut-être pensons-nous qu'il est impossible d'avoir des enfants tout en restant actif? Dans nos milieux, il n'y a pas de place pour les enfants, pas plus que pour les vieux, pour les infirmes, les handicapés, etc. Notre modèle, c'est le fier militant, célibataire, qui ne veut pas travailler mais beaucoup de temps libre pour son engagement politique... Est-ce là le modèle que nous proposons comme alternative sociale? Quelque chose ne va pas... Dans les pays pauvres, comme le Salvador, mes amis ont besoin de leurs enfants pour survivre, et c'est merveilleux de voir un pays plein d'enfants, alors qu'il n'y a rien de plus désespérant que cette vieille Europe pleine de vieux. Les enfants, c'est la vie, le sang neuf, et personne ne me les fera considérer comme quelque chose de négatif.
Avoir des enfants, ça change ta perception de la responsabilité, de même que ta façon de vivre, et en même temps ce sentiment est si merveilleux. Dans mon cas, quand je regarde ma fille Alba en pensant à ces milliers d'enfants que le génocide capitaliste tue chaque jour, ça me donne plus de force pour résister et me battre.

Extrait de l'interview parue dans le zine Reason to Believe n° 5 (édité par un collectif de la scène hardcore punk en angleterre), conduite par Paco Mus. Réponses de Canino, le batteur, et Pepe, le guitariste. Février 2002).
info@rtbzine.org
www.rtbzine.org



« odio al imperio », dernier album de Sin Dios. 15 morceaux accompagnés d'un livret de 108 pages. Disponible par coorespondance chez Maloka/BP536/21014 Dijon cedex nogodnomaster@free.fr

Ce supplément anarchopunk est le premier d'une série que nous espérons longue. Nous tâcherons d'explorer les méandres de l'activisme underground – qu'il soit actuel ou passé – et de vous proposer assez régulièrement un éclairage sur tel ou tel aspect de cette scène. Alors... à bientôt !